

M^{lle} Jane Neal se présenta devant Dieu dans la brume matinale du dimanche de l'Action de grâce. Ce décès inattendu prit tout le monde au dépourvu. La mort de M^{lle} Neal n'était pas naturelle, sauf si l'on croit que tout arrive à point nommé. Si c'est le cas, Jane Neal avait passé ses soixante-seize années à s'approcher de ce dernier instant où la mort vint à sa rencontre, dans une érablière aux tons ardents, près du village de Three Pines. Elle tomba bras et jambes écartés, comme si elle avait voulu former la silhouette d'un ange dans les feuilles mortes aux couleurs vives.

L'inspecteur-chef Armand Gamache, de la Sûreté du Québec, posa un genou par terre. Son articulation claqua tel un coup de feu et ses grandes mains expressives survolèrent le minuscule cercle de sang qui maculait le cardigan pelucheux, comme s'il pouvait, par magie, faire disparaître cette blessure et guérir cette femme. Mais non. Il n'avait pas ce don. Heureusement, il en avait d'autres. L'odeur de naphthaline, qu'il associait à sa grand-mère, lui monta au nez. Les yeux doux et bienveillants de Jane le regardaient fixement, comme étonnés de le voir là.

Lui aussi, sans le montrer, s'étonnait de la voir là. Il avait son petit secret. Il ne la connaissait pas, non. Son petit secret, c'était que, à la mi-cinquantaine, passé le sommet d'une longue carrière qui paraissait en perte de vitesse, il s'étonnait toujours devant la mort violente. C'était une étrange réaction de la part du chef de l'escouade des homicides, mais elle expliquait peut-être en partie pourquoi il ne s'était pas hissé davantage dans le

monde cynique de la Sûreté. Gamache espérait toujours qu'on se soit trompé et qu'il n'y ait aucun cadavre. Toutefois, M^{lle} Neal était de plus en plus rigide, cela ne faisait aucun doute. Se redressant avec l'aide de l'inspecteur Beauvoir, il boutonna son Burberry, doublé contre le froid d'octobre, et s'interrogea.

Quelques jours avant sa rencontre avec la mort, Jane Neal s'était fait attendre à un autre rendez-vous. Elle avait convenu de prendre un café au bistro du village avec sa chère amie et voisine Clara Morrow. Arrivée la première, Clara choisit une table à la fenêtre et attendit. Comme elle avait tendance à s'impatienter, le mélange d'agacement et de café au lait produisit chez elle une exquise trépidation. Frémissante, Clara passa un long moment à contempler, par la fenêtre à meneaux, le parc du village entouré de vieilles demeures et d'érables. Ces arbres, lorsqu'ils prenaient des teintes époustouflantes, du rouge à l'ambre, étaient à peu près les seules choses qui changeaient dans le vénérable village.

Entre les meneaux, elle vit un pick-up arriver paresseusement par la rue du Moulin avec, allongée sur le capot, une magnifique biche tachetée. La camionnette fit lentement le tour du parc, ralentissant le pas des villageois. C'était la saison de la chasse, mais ces chasseurs-ci venaient surtout de Montréal ou d'autres villes. Ils louaient des pick-up et, tels des mastodontes en quête de nourriture, régnaient sur les routes de terre, de l'aube au crépuscule, à la recherche de cerfs. Lorsqu'ils en repéraient un, ils s'arrêtaient sournoisement, sortaient du camion et tiraient. Pas tous, Clara le savait bien, mais un bon nombre. Ayant ligoté le cerf au capot de leur camionnette, ces mêmes chasseurs parcouraient la campagne, certains d'exhiber la preuve de leur grandeur, allez savoir pourquoi!

Chaque année, des chasseurs tiraient sur des vaches ou des chevaux, sur des chiens ou des chats, et les uns sur les autres. Incroyablement, il leur arrivait de se tirer eux-mêmes, peut-être au cours d'un épisode psychotique où ils se prenaient pour du

gibier. Les gens intelligents savaient que certains chasseurs – pas tous, seulement quelques-uns – ont de la difficulté à distinguer un pin d'une perdrix ou d'une personne.

Clara se demanda ce qu'il advenait de Jane. Comme elle était rarement en retard, elle le lui pardonna aisément. Clara excusait facilement la plupart des gens. «Trop facilement!» lui disait souvent Peter, son mari. Mais Clara avait son petit secret : elle n'oubliait pas vraiment. La plupart des choses, oui. Mais elle en gardait secrètement et précieusement dans sa mémoire et y retournait lorsqu'elle avait besoin d'être rassurée par le manque de gentillesse des autres.

Entre les miettes de croissant tombées sur la *Gazette* de Montréal qu'on avait laissée sur la table, Clara parcourut les manchettes : «Le Parti québécois s'engage à tenir un référendum sur la souveraineté», «Saisie de drogue en Estrie», «Randonneurs égarés au parc du Mont-Tremblant».

Clara détourna le regard des titres moroses. Peter et elle avaient depuis longtemps annulé leur abonnement aux journaux de Montréal. Bienheureuse ignorance, en effet. Ils préféraient le journal du coin, le *Williamsburg County News*, qui leur disait tout sur la vache de Wayne, la visite des petits-enfants de Guylaine ou la mise aux enchères d'un édredon piqué au profit de la maison d'accueil pour gens âgés. De temps à autre, Clara se demandait si c'était une échappatoire, une façon de fuir la réalité et les responsabilités. Puis, elle se rendait compte que cela lui importait peu : l'essentiel, elle l'apprenait ici même, au Bistrot d'Olivier, au cœur de Three Pines.

– Tu es bien loin ! lui dit la voix chère et familière.

Jane apparut, hors d'haleine et souriante, le visage ridé par le rire et rosi par le froid automnal, car elle arrivait en courant de son cottage, de l'autre côté du parc.

– Désolée pour le retard, murmura-t-elle à l'oreille de Clara pendant l'accolade.

L'une était minuscule, potelée et à bout de souffle, l'autre, trente ans plus jeune, mince et encore fébrile sous l'effet de la caféine.

– Tu trembles, dit Jane en s’asseyant et en commandant un café au lait. Je ne savais pas que tu t’en faisais autant.

– Espèce de vieille sorcière! dit Clara en riant.

– J’en étais une, ce matin, c’est sûr. As-tu entendu parler de ce qui s’est passé?

– Non, quoi donc?

Clara se pencha, attendant la nouvelle. Peter et elle étaient allés à Montréal pour acheter des toiles et des couleurs à l’acrylique. Ils étaient tous deux artistes. Peter avait réussi. Clara était encore inconnue et, selon la plupart de ses amis, allait sans doute le demeurer si elle persistait à produire des œuvres hermétiques. Clara avouait que sa série d’utérus guerriers souffrait de l’incompréhension des acheteurs, bien que ses objets domestiques aux cheveux bouffants et aux pieds immenses aient récolté un certain succès. Elle en avait vendu un. Les autres, une cinquantaine, étaient entreposés dans leur sous-sol, qui ressemblait beaucoup aux ateliers de Walt Disney.

– Non! murmura Clara au bout de quelques minutes, vraiment secouée.

En vingt-cinq années passées à Three Pines, elle n’avait jamais, au grand jamais, entendu parler d’un crime. Si l’on verrouillait les portes, c’était uniquement pour empêcher les voisins de venir déposer chez soi des paniers de courgettes au moment de la récolte. Bien sûr, comme le disait clairement le titre de la *Gazette*, il y avait une autre culture d’une envergure égale à celle des courgettes : la marijuana. Mais ceux que ça ne concernait pas fermaient les yeux.

À part cela, il n’y avait aucune criminalité. Ni cambriolage, ni vandalisme, ni agression. Il n’y avait pas même de police à Three Pines. De temps à autre, Robert Lemieux, de la Sûreté des environs, roulait en voiture autour du parc, rien que pour la forme.

Jusqu’à ce matin-là.

– C’était peut-être une blague?

Clara se colletait avec la description affreuse que Jane venait de lui faire.

– Non. Ce n'était pas une blague, dit Jane en se remémorant la scène. Un des gars a ri. D'un rire un peu familier, maintenant que j'y repense. Ce rire-là n'était pas drôle.

Jane tourna son regard bleu clair vers Clara. Un regard rempli d'étonnement.

– Un son que j'avais déjà entendu, à l'époque où j'enseignais. Pas souvent, Dieu merci. C'est celui que font les garçons lorsqu'ils s'amuse à torturer.

Elle frémit à ce souvenir et s'enveloppa dans son cardigan.

– Un rugissement affreux. Je suis contente que tu n'aies pas été là.

Juste à ce moment, Clara tendit le bras par-dessus la table ronde en bois foncé et prit la main froide et menue de Jane en voulant de tout son cœur avoir été à sa place.

– C'étaient des jeunes, tu crois ?

– Comme ils portaient des passe-montagnes, c'est difficile à dire, mais je pense les avoir reconnus.

– C'était qui ?

– Philippe Croft, Gus Hennessey et Claude Lapierre, murmura Jane en regardant autour d'elle pour s'assurer que personne ne pouvait l'entendre.

– En es-tu certaine ?

Clara connaissait les trois garçons. Pas exactement des anges, mais pas non plus du genre à faire cela.

– Non, avoua Jane.

– Il vaut mieux ne le dire à personne d'autre.

– Trop tard.

– Pourquoi « trop tard » ?

– Je les ai nommés, ce matin, au moment où c'est arrivé.

– Tu as murmuré leurs noms ?

Clara sentit son sang quitter ses doigts et ses orteils et affluer vers son cœur. « S'il te plaît, s'il te plaît, s'il te plaît », implorait-elle en silence.

– Je les ai hurlés.

Devant l'expression de Clara, Jane s'empressa de se justifier :

– Je voulais qu’ils arrêtent. Ça a marché. Ils ont arrêté.

Jane revoyait les garçons qui s’enfuyaient, trébuchaient en montant la rue du Moulin et sortaient du village. Celui dont le passe-montagne était d’un vert vif s’était retourné pour la regarder, les mains encore ruisselantes de fiente de canard. Le fumier déposé en tas était destiné à engraisser les plates-bandes du parc du village, mais il n’avait pas encore été étendu. Elle regrettait de ne pas avoir vu l’expression du garçon. Était-il en colère? Effrayé? Amusé?

– Alors, tu as eu raison. À propos de leurs noms, je veux dire.

– Probablement. Je n’aurais jamais cru voir ça ici un jour.

– C’est donc pour ça que tu étais en retard? Tu as dû te nettoyer?

– Oui. En fait, non.

– Pourrais-tu être plus évasive?

– Peut-être. Tu fais partie du jury de la prochaine exposition de la galerie de Williamsburg, n’est-ce pas?

– Oui. On se rencontre cet après-midi. Peter en fait partie aussi. Pourquoi?

Clara craignait presque de respirer. Était-ce possible? Après s’être si longtemps fait prier, taquiner et bousculer, parfois sans délicatesse, Jane était-elle sur le point d’y arriver?

– Je suis prête.

Jane poussa le plus grand soupir que Clara eût jamais entendu, d’une force telle qu’une rafale de miettes de croissant tomba de la une de la *Gazette* sur les genoux de Clara.

– J’étais en retard, dit lentement Jane – et ses mains se mirent à trembler –, parce que j’avais une décision à prendre. J’ai une peinture que j’aimerais inscrire à l’exposition.

Là-dessus, elle se mit à pleurer.

Les œuvres de Jane avaient toujours été un secret de Polichinelle à Three Pines. De temps à autre, quelqu’un marchant dans les bois ou à travers champs la trouvait en train de se concentrer sur une toile, mais elle lui faisait jurer de ne pas s’approcher, de ne pas regarder, de détourner les yeux comme s’il était

témoin d'un acte quasi obscène, et de n'en parler à personne. La seule fois que Clara avait vu Jane en colère, c'était lorsque Gabri était arrivé derrière elle alors qu'elle peignait. Il avait cru qu'elle plaisantait en l'avertissant de ne pas regarder.

Il avait eu tort. Elle était on ne peut plus sérieuse. Il avait fallu quelques mois à Jane et Gabri pour se réconcilier ; chacun s'était senti trahi par l'autre. Mais leur bonne nature et leur affection réciproque avaient colmaté cette faille dans leur amitié. Tout de même, cela avait servi de leçon.

Personne ne devait voir les œuvres de Jane.

Jusque-là, apparemment. Mais maintenant, l'artiste était envahie par une émotion si forte que, assise au bistro, elle pleurerait. Clara était à la fois horrifiée et terrifiée. Elle jeta des regards furtifs autour d'elle, redoutant qu'on ne l'ait vue, tout en l'espérant désespérément. Puis, elle se posa cette simple question, qui ne la quittait jamais tout à fait : « Que ferait Jane à ma place ? » La réponse lui vint. Jane la laisserait pleurer, la laisserait gémir. Et, au besoin, lancer la vaisselle. Jane ne s'enfuirait pas. Lorsque la tempête serait passée, Jane serait là. Alors, elle serrerait Clara dans ses bras, la réconforterait et lui ferait savoir qu'elle n'était pas seule. Jamais seule. Aussi Clara resta-t-elle là à regarder et à attendre. Se résignant à ne rien faire. Peu à peu, les pleurs se calmèrent.

Clara se leva avec un calme exagéré. Elle prit Jane dans ses bras et sentit le vieux corps se remettre en place dans un craquement. Elle adressa ensuite une petite prière de remerciement aux dieux qui accordent des grâces. La grâce de pleurer et celle de regarder.

– Jane, si j'avais su que ce serait aussi douloureux, je ne t'aurais jamais harcelée pour que tu exposes tes œuvres. Je suis tellement désolée!

– Oh! non, mon amie, dit Jane en tendant le bras au-dessus de la table où elles s'étaient rassises.

Prenant les mains de Clara, elle dit :

– Tu ne comprends pas. Ce n'étaient pas des larmes de douleur. Non. J'ai été surprise par la joie.

Jane regarda au loin et hocha la tête, comme si elle se parlait à elle-même.

– Finalement.

– Comment s'appelle ta peinture ?

– *Jour de foire*. C'est le défilé de fermeture de la foire agricole.

C'est ainsi que, le vendredi précédant l'Action de grâce, le tableau fut placé sur un chevalet, à la galerie d'art de Williamsburg. Il était emballé dans du papier de boucherie et attaché avec de la ficelle, tel un ballot, pour le protéger du froid, des éléments cruels. Lentement, méticuleusement, Peter Morrow défit le nœud, tirant délicatement la corde jusqu'à ce qu'elle se dégage. Il l'enroula autour de sa paume, comme du fil. Clara voulait le tuer. Elle était prête à hurler, à bondir vers lui et à le bousculer. À jeter au sol le pitoyable paquet de ficelle, et peut-être Peter avec, et à arracher le papier ciré de la toile. Son visage devint impassible, bien que ses yeux aient commencé à s'exorbiter.

Peter déplia soigneusement un coin du papier, puis un autre, en le défroissant de sa main. Clara n'avait jamais remarqué qu'un rectangle avait autant de coins. Le bord de sa chaise lui lacérait les fesses. Les autres membres du jury, rassemblés pour juger les œuvres soumises, paraissaient s'ennuyer. Clara ressentait à elle seule toute l'anxiété du groupe.

Chacun des coins enfin défroissé, on pouvait enlever le papier. Peter se tourna vers les quatre autres membres du jury pour prononcer un petit discours avant de dévoiler l'œuvre cachée. « Un mot bref et de bon goût, se dit-il. Un peu de mise en contexte, un peu de... » Il vit les yeux exorbités et le visage empourpré de sa femme. Lorsque Clara se déformait, ce n'était pas le moment de discourir.

Il retourna rapidement au tableau et, d'un seul coup, enleva le papier brun, révélant *Jour de foire*.

Clara, bouche bée, piqua du nez, la tête soudainement devenue trop lourde. Ses yeux s'agrandirent et sa respiration s'arrêta.

Pendant un moment, on aurait dit qu'elle était morte. C'était donc ça, *Jour de foire*! Elle en avait le souffle coupé. De toute évidence, les autres membres du jury aussi. Les visages disposés en demi-cercle révélaient divers degrés d'incrédulité. Même la présidente, Élise Jacob, restait muette. Elle était peut-être frappée d'apoplexie.

Clara, qui détestait évaluer le travail des autres, n'avait jamais rien vu de tel. Elle se mordit les doigts d'avoir convaincu Jane d'inscrire sa toute première œuvre à une exposition publique qu'elle-même allait juger. Était-ce l'ego? Ou la simple imbecillité?

– Cette œuvre s'intitule *Jour de foire*, dit Élise en lisant ses notes. Proposée par Jane Neal, de Three Pines, souscriptrice de longue date de la galerie de Williamsburg. Sa première soumission.

Élise lança un regard à tous.

– Des commentaires?

– C'est merveilleux, dit Clara, faussement.

Les autres la regardèrent, abasourdis. Devant elle, sur le chevalet, était posée une toile non encadrée, au sujet évident. Les chevaux ressemblaient à des chevaux, les vaches étaient des vaches, et les personnages étaient tous reconnaissables, non seulement en tant que personnes, mais en tant qu'habitants du village. Mais c'étaient tous des bonshommes allumettes. Ou, du moins, peut-être un cran au-dessus des bonshommes allumettes. Dans une guerre entre une armée de bonshommes allumettes et les figurants de *Jour de foire*, ces derniers l'auraient emporté, ne fût-ce que parce qu'ils avaient un peu plus de muscles. Et de doigts. Mais il était clair que ces gens ne vivaient qu'en deux dimensions. Pour Clara, qui tentait de saisir sans faire de comparaisons évidentes, c'était un peu comme une peinture rupestre sur toile. Si les Néandertaliens avaient tenu des foires agricoles, elles auraient ressemblé à cela.

– Mon Dieu. Mon fils de quatre ans peut faire mieux, dit Henri Larivière, énonçant une évidence.

Henri avait été ouvrier dans une carrière avant de découvrir que la pierre lui parlait. Il l'avait écoutée. Ce fut un point de non-retour, bien sûr, même si sa famille souhaitait voir le jour où il ferait au moins le salaire minimum au lieu d'immenses sculptures de pierre. À présent, son visage était plus large, plus rude et plus indéchiffrable que jamais, mais ses mains disaient tout. Elles étaient tournées vers le haut, dans un geste simple et éloquent de supplication, de reddition. Il cherchait les mots adéquats, sachant que Jane était l'amie de plusieurs membres du jury.

– C'est affreux.

Ayant nettement renoncé à l'effort, il était redevenu sincère. Mais sa description était peut-être plus bienveillante que le fond de sa pensée.

Dans des couleurs vives et fortes, l'œuvre de Jane représentait le défilé de clôture de la foire. Si l'on distinguait les porcs des chèvres, c'était uniquement parce qu'ils étaient d'un rouge vif. Les enfants ressemblaient à de petits adultes. « En fait, se dit Clara en se penchant avec hésitation comme si la toile pouvait lui infliger un autre choc, ce ne sont pas des enfants, mais de petits adultes. » Elle reconnut Olivier et Gabri à la tête des lapins bleus. Dans les gradins, derrière la parade, se tenait la foule, largement de profil, et les gens se regardaient les uns les autres ou regardaient ailleurs. Quelques-uns regardaient directement Clara. Chaque joue était ornée d'un cercle rouge d'une rondeur parfaite, ce qui dénotait, supposa-t-elle, l'éclat de la santé. C'était affreux.

– Alors, au moins, c'est facile, dit Irène Calfat. C'est refusé. Clara sentit le froid et l'ankylose gagner ses extrémités.

Irène Calfat était potière. Elle transformait de gros morceaux d'argile en œuvres raffinées. Ayant mis au point une nouvelle façon de glacer ses œuvres, elle attirait maintenant des potiers du monde entier. Bien sûr, après avoir effectué le pèlerinage à l'atelier d'Irène Calfat, à Saint-Rémy, et passé cinq minutes avec la Déesse de la Boue, ils savaient qu'ils s'étaient trompés. C'était l'une des personnes les plus égocentriques et les plus mesquines de ce monde.

Clara se demanda comment une personne aussi dépourvue d'émotions humaines normales pouvait créer des œuvres d'une telle beauté. « Tandis que toi, tu te décarcasses », dit la petite voix méchante qui lui tenait compagnie.

Par-dessus le bord de sa grande tasse, elle jeta un coup d'œil vers Peter. Il avait un morceau de gâteau au chocolat collé au visage. D'instinct, Clara essuya son propre visage, poussant, sans le vouloir, une noix de Grenoble dans ses cheveux. Même avec cette grosse tache, Peter était fascinant. D'une beauté classique. Grand, large d'épaules comme un bûcheron, par contraste avec l'artiste raffiné qu'il était. Ses cheveux ondulés étaient devenus gris, il portait des lunettes en permanence, et des rides soulignaient les coins de ses yeux et son visage rasé de près. Début cinquantaine, il avait l'allure d'un homme d'affaires parti à l'aventure. Presque tous les matins, Clara, en s'éveillant, le regardait dormir et voulait se faufiler dans sa peau pour lui envelopper le cœur et le préserver. La tête de Clara attirait la nourriture comme un aimant. Elle était la Carmen Miranda des pâtisseries. Peter, par contre, était toujours impeccable. Même s'il pleuvait de la boue, il rentrait à la maison plus propre que lorsqu'il était parti. Mais parfois, à certains moments glorieux, son aura naturelle lui faisait défaut et un débris quelconque lui collait au visage. Clara savait qu'elle devait le lui dire. Mais elle ne le fit pas.

– Vous savez, dit Peter – et même Irène le regarda –, je trouve ça très bien.

Irène renâcla et lança un coup d'œil lourd de sens à Henri, qui l'ignora. Peter se tourna vers Clara et, un moment, soutint son regard, comme une sorte de pierre de touche. Lorsque Peter entra dans une pièce, il balayait toujours l'endroit des yeux jusqu'à ce qu'il trouve Clara. Alors seulement, il se détendait. Le monde extérieur voyait un homme grand et distingué avec son épouse décoiffée et s'en étonnait. Certains, surtout la mère de Peter, semblaient même trouver que c'était contre nature. Clara était son centre et tout ce qui était bon, sain et heureux en lui. En la regardant, il ne voyait pas la chevelure rebelle et en

bataille, les vêtements amples, les lunettes à monture d'écaille de chez Dollarama. Non. Il voyait son port d'attache. Bon, disons que, à ce moment précis, il voyait aussi une noix de Grenoble dans ses cheveux, une caractéristique assez particulière. D'instinct, il passa ses doigts écartés dans ses propres cheveux, faisant tomber de sa joue la miette de petit gâteau.

– Qu'est-ce que tu vois? demanda Élise à Peter.

– Franchement, je ne sais pas. Mais il faut l'accepter.

Obscurément, cette brève réponse donna encore plus de crédibilité à son opinion.

– C'est risqué, dit Élise.

– Je suis d'accord, dit Clara. Mais quel est le pire qui puisse arriver? Que les visiteurs de l'exposition pensent qu'on s'est trompés? C'est toujours ce qu'ils croient.

Élise fit un signe de tête affirmatif.

– Je vais vous dire ce qu'on risque, dit Irène, ajoutant implicitement « bande d'imbéciles » à sa phrase. On est un groupe communautaire et on arrive à peine à boucler le budget. Notre seule valeur, c'est notre crédibilité. S'ils se mettent à croire qu'on accepte des œuvres non pas sur la base de leur valeur artistique, mais parce qu'on aime l'artiste, comme une clique d'amis, on est foutus. C'est ça, le risque. Personne ne va nous prendre au sérieux. Les artistes ne voudront pas exposer ici, de peur de se salir. Le public ne viendra pas, parce qu'il va savoir que tout ce qu'il voit, c'est de la merde, comme...

Les mots lui manquèrent et elle se contenta de désigner la toile.

Soudain, Clara vit. Juste un éclair, quelque chose qui la travaillait aux confins de sa conscience. Pour un très bref instant, *Jour de foire* fut chatoyant. Les pièces se rassemblèrent, puis le moment passa. Clara s'aperçut qu'elle avait encore cessé de respirer, mais aussi qu'elle se trouvait devant une magnifique œuvre d'art. Comme Peter, elle ne savait pas pourquoi ni comment, mais, à cet instant précis, ce monde qui lui avait semblé sens dessus dessous se redressa. Elle vit que *Jour de foire* était une œuvre extraordinaire.

– Je trouve ça plus que merveilleux, je trouve ça brillant, dit-elle.

– Allons ! Vous ne voyez pas qu'elle dit ça uniquement pour appuyer son mari ?

– Irène, on a entendu ton opinion. Continue, Clara, dit Élise.

Henri se pencha en avant en faisant gémir sa chaise.

Clara se leva et marcha lentement vers l'œuvre posée sur le chevalet. Elle était si profondément touchée, sa tristesse et son sentiment de perte étaient si intenses, que c'était tout ce qu'elle pouvait faire pour ne pas pleurer. « Comment est-ce possible ? se demanda-t-elle. Les images sont si enfantines, si simples. Presque ridicules, avec des oies dansantes et des gens souriants. » Mais il y avait autre chose, qu'elle n'arrivait pas tout à fait à saisir.

– Désolée. C'est gênant, dit-elle avec un sourire, les joues brûlantes, mais je ne peux pas vraiment l'expliquer.

– Pourquoi ne pas laisser de côté *Jour de foire* pour regarder les autres œuvres ? On y reviendra à la fin.

Le reste de l'après-midi se passa en douceur. Le soleil descendit graduellement, et la pièce était encore plus froide lorsqu'ils regardèrent de nouveau *Jour de foire*. Tout le monde était épuisé et ne songeait qu'à en finir. Peter alluma les spots du plafond et posa le tableau de Jane sur le chevalet.

– Bon. Est-ce que quelqu'un a changé d'idée à propos de *Jour de foire* ? demanda Élise.

Silence.

– Alors, c'est deux pour et deux contre.

Longuement et calmement, Élise regarda *Jour de foire*. Elle connaissait un peu Jane Neal et l'aimait bien. Elle l'avait toujours trouvée sensée, affable et intelligente. C'était une personne qu'on aimait fréquenter. Comment cette femme avait-elle pu créer cette œuvre puérile et bâclée ? Mais... Une nouvelle pensée lui vint à l'esprit. Qui n'était pas originale, en fait, ni même nouvelle pour Élise, mais nouvelle ce jour-là.

– *Jour de foire* est accepté. Le tableau sera exposé avec les autres œuvres.

Clara bondit de joie, renversant sa chaise.

– Ah, voyons! dit Irène.

– Exactement! Bien joué. Vous deux, vous avez fait valoir mon argument, dit Élise en souriant.

– Quel argument?

– Pour une raison quelconque, *Jour de foire* nous met au défi. Il nous émeut. Il nous pousse à la colère...

Ce disant, Élise fixa ses yeux sur Irène, avant d'ajouter :

– ... à la confusion...

Ici, elle jeta un regard bref, mais lourd de sens à Henri, qui hochait légèrement sa tête grisonnante, puis elle reprit, en tournant les yeux vers Peter et Clara :

– ... à...

– À la joie, l'interrompit Peter.

Au même moment, Clara dit :

– À la peine.

Ils se regardèrent et se mirent à rire.

– Maintenant, dit Élise, je le regarde et je me sens, comme Henri, tout simplement confuse. En vérité, je ne sais pas si *Jour de foire* est un exemple d'art naïf ou le gribouillage navrant d'une vieille femme délirante et incroyablement dépourvue de talent. Elle est là, la tension. C'est pourquoi le tableau doit faire partie de l'exposition. Je vous jure que c'est la seule œuvre dont les gens vont parler dans les cafés après le vernissage.

– C'est hideux, dit, plus tard ce soir-là, Ruth Zardo, penchée sur sa canne, en avalant son scotch d'un trait.

Peter et Clara avaient rassemblé leurs amis dans leur salle de séjour, autour des chuchotements de la cheminée, pour un premier repas d'Action de grâce.

C'était le calme avant la tempête. Les familles et les amis, invités ou non, allaient arriver le lendemain et trouver le moyen de rester pour le long week-end de l'Action de grâce. Les bois seraient remplis de randonneurs et de chasseurs, une regrettable association. Samedi matin, la partie annuelle de football allait se tenir dans le parc du village, suivie par le marché en

plein air l'après-midi, un dernier effort en vue de se débarrasser des tomates et des courgettes. Ce soir-là, on allait allumer le feu de joie qui remplirait Three Pines de la délicieuse odeur de fumée de bois et de feuilles, et du parfum suspect d'un gaspacho clandestin.

Three Pines ne figurait sur aucune carte routière, trop loin des routes principales et même secondaires. Comme Narnia, on tombait généralement dessus par hasard, étonné qu'un village aussi âgé soit resté caché si longtemps dans cette vallée. Ceux qui avaient la chance de le dénicher en retrouvaient habituellement le chemin. L'Action de grâce, en octobre, était le moment parfait. L'air était habituellement pur et vif, les odeurs estivales des vieilles roses et des phlox étaient remplacées par celles, musquées, des feuilles d'automne, de la fumée de bois et de la dinde rôtie.

Olivier et Gabri relataient les événements de la matinée. Leur description était si vivante que chacun, dans la douillette salle de séjour, vit les trois garçons masqués saisir des poignées de fumier de canard près du parc du village : ils levèrent les mains, la fiente leur coula entre les doigts, puis ils lancèrent la substance sur le vieil édifice en brique. Bientôt, les auvents Campari bleu et blanc dégoulinèrent. Le fumier glissa sur les murs. L'enseigne du bistro fut éclaboussée. En quelques instants, la façade immaculée du café situé au cœur de Three Pines fut salie, et pas seulement de caca de canard. Le village fut souillé par ces mots qui résonnèrent dans l'air surpris :

– Tapettes! Pédales! Dégueulasses! crièrent les garçons.

En écoutant Olivier et Gabri, Jane se rappela. De son minuscule cottage de pierre, elle traversa le parc en pressant le pas et vit Olivier et Gabri sortir du bistro. Rugissant avec délectation, les garçons atteignirent alors les deux hommes avec le fumier.

Jane accéléra, tout en souhaitant que ses grosses jambes soient plus longues. Elle vit alors Olivier faire le geste le plus extraordinaire qui soit. Alors que les garçons criaient et lançaient

des poignées de fiente, Olivier prit lentement, délibérément, doucement la main de Gabri, la retint et la porta gracieusement à ses lèvres. Saisis pour un moment, les garçons virent Olivier embrasser la main de Gabri, souillée de fumier, de ses propres lèvres, tachées elles aussi. Les jeunes parurent pétrifiés par ce geste d'amour et de défi. Mais juste un instant. Leur haine triompha et leur attaque redoubla bientôt d'ardeur.

– Arrêtez ! cria Jane d'une voix ferme.

Leurs bras se figèrent en plein élan, réagissant d'instinct à la voix de l'autorité. Se retournant d'un seul coup, ils virent foncer sur eux la petite Jane Neal, en robe fleurie et cardigan jaune. L'un d'eux, qui portait un passe-montagne orange, souleva son bras afin de la prendre pour cible.

– Ne t'avise pas de faire ça, jeune homme.

Il hésita juste assez longtemps pour que Jane les regarde tous dans les yeux.

– Philippe Croft, Gus Hennessey, Claude Lapierre, dit-elle, lentement et distinctement.

C'était suffisant. Les garçons laissèrent tomber leurs poignées de fumier et se mirent à courir, frôlant Jane et trébuchant, jusqu'en haut de la colline. Celui qui portait un passe-montagne orange riait et son rire était encore plus dégoûtant que le fumier. L'un des garçons se retourna pour regarder derrière lui, et les autres lui foncèrent dedans à toute allure en le poussant pour monter la rue du Moulin.

C'était encore tout récent, mais on aurait dit un rêve, déjà.

– Oui, c'était hideux, dit Gabri en faisant écho à Ruth et en s'affalant dans l'un des vieux fauteuils au tissu déteint et réchauffé par le feu. Bien sûr qu'ils ont raison ; je suis gai, c'est vrai.

– En plus d'avoir un drôle de caractère, renchérit Olivier, nonchalamment assis sur l'accoudoir du fauteuil de Gabri.

– Je fais maintenant partie des gais opulents du Québec, riposta Gabri. Mes splendeurs sont à couper le souffle.

Olivier se mit à rire et Ruth jeta une autre bûche dans la cheminée.

– Tu paraissais très opulent ce matin, dit Ben Hadley, le meilleur ami de Peter.

– Opulent, tu es sûr ?

– Plutôt corpulent, dit Ben en se reprenant.

Dans la cuisine, Clara accueillit Myrna Landers.

– La table a l'air magnifique, dit Myrna en enlevant son manteau, ce qui fit apparaître un cafetan d'un mauve intense.

Clara se demanda comment elle parvenait à passer les portes. Myrna remorquait un énorme arrangement floral, sa contribution à la soirée.

– Où voudrais-tu que je le mette, ma chérie ?

Clara resta bouche bée. Les bouquets de Myrna étaient, tout comme elle, immenses, chaleureux et inattendus. Celui-ci contenait des branches de chêne et d'érable, des joncs de la rivière Bella Bella qui coulait derrière la librairie de Myrna, des branches de pommier auxquelles étaient encore accrochées quelques McIntosh et de grandes brassées d'herbes.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Où ?

– Ici, au milieu du bouquet.

– Une kielbasa.

– Une saucisse ?

– Ouaiiis, et regarde ici, dit Myrna en montrant du doigt le fouillis.

– *The Collected Works of W. H. Auden*, lut Clara. C'est une blague ?

– C'est pour les gars.

– Qu'est-ce qu'il y a d'autre ?

Clara passa en revue l'immense arrangement.

– Denzel Washington. Mais ne le dis pas à Gabri.

Dans la salle de séjour, Jane poursuivait son récit :

– ... alors, Gabri m'a dit : « J'ai ton engrais. Je le porte à la manière de Vita Sackville-West, c'est tout. »

– T'es vraiment tordu, murmura Olivier à l'oreille de Gabri.

– Tu devrais être content qu’un de nous deux le soit.
C’était une repartie facile et éculée.

– Comment allez-vous ?

Myrna arriva de la cuisine, suivie de Clara, et embrassa Gabri et Olivier, pendant que Peter lui versait un scotch.

– On va tous très bien, je crois.

Olivier embrassa Myrna sur les deux joues.

– Il est probablement étonnant que ça ne soit pas arrivé plus tôt. On est ici depuis... quoi, douze ans ?

Gabri hocha la tête, la bouche pleine de camembert.

– C’est la première fois qu’on se fait malmener. Quand j’étais gamin, à Montréal, comme homosexuel, j’ai été maltraité par un groupe d’hommes. C’était terrifiant.

Ils étaient devenus silencieux. Il ne restait que le crépitement et le murmure du feu en arrière-fond lorsque Olivier prit la parole.

– Ils m’ont frappé avec des bâtons. C’est curieux, mais, quand j’y repense, c’est l’aspect le plus douloureux. Pas les égratignures ni les contusions. Avant de me frapper, ils m’ont comme « tisonné », vous savez ?

Il brandit un bras pour imiter leurs mouvements.

– Comme si je n’étais pas un humain.

– C’est la première étape nécessaire, dit Myrna. Ils déshumanisent leur victime. Tu as bien compris.

Elle parlait d’expérience. Avant d’arriver à Three Pines, elle avait été psychologue à Montréal. De plus, étant noire, elle connaissait cette expression particulière propre aux gens qui la considéraient comme un meuble.

Ruth se tourna vers Olivier, changeant de sujet.

– En descendant à la cave, j’ai trouvé des objets que tu pourrais vendre pour moi.

La cave de la maison de Ruth était sa banque.

– Très bien. Qu’est-ce que c’est ?

– Il y a du cristal couleur canneberge...

– Ah, merveilleux.

Olivier adorait le verre coloré.

- Soufflé à la main ?
- Tu me prends pour une imbécile ? Bien sûr qu’il est soufflé à la main.
- Es-tu certaine de vouloir t’en défaire ?
- Il posait toujours la question à ses amis.
- Cesse de me demander ça. Crois-tu que j’en parlerais si j’avais un doute ?
- Espèce de vache !
- Espèce de salope !
- D’accord, dis-moi tout.

Les objets que Ruth remontait de sa cave étaient incroyables. On aurait dit un hublot sur le passé. Certains étaient des rebuts, comme les vieilles cafetières détraquées et les grille-pain moribonds. Mais la plupart le faisaient frémir de plaisir. Il avait en lui un côté antiquaire cupide plus important qu’il ne voulait l’avouer et la pensée d’avoir un accès exclusif aux trésors de Ruth le remplissait de joie. Le contenu de cette cave le faisait parfois rêver.

S’il était emballé en pensant aux affaires de Ruth, il était nettement transporté de convoitise en songeant à la maison de Jane. Il aurait vendu son âme pour voir derrière la porte de la cuisine. Celle-ci renfermait à elle seule des antiquités qui valaient des dizaines de milliers de dollars. Quand il était arrivé à Three Pines, sur l’insistance de sa *drama queen*, il avait presque perdu la tête en voyant le linoléum du vestibule chez Jane. Si le vestibule était un musée et la cuisine un sanctuaire, qu’est-ce qui pouvait bien se trouver derrière ? Olivier écarta cette pensée, sachant qu’il serait probablement déçu. Du mobilier Ikea. Et de la moquette à longs poils. Depuis longtemps, il avait cessé de trouver étrange que Jane n’ait jamais invité personne à passer la porte battante pour entrer dans sa salle de séjour et les autres pièces.

– À propos de l’engrais, Jane, dit Gabri en penchant sa forte carrure au-dessus de l’un des puzzles de Peter, je peux te l’apporter demain. As-tu besoin d’aide pour désherber ton jardin ?

– Non, j’ai presque fini. Mais c’est peut-être la dernière année. C’est trop pour moi.

Gabri était soulagé de ne pas avoir à l’aider. Son propre jardin lui suffisait amplement.

– J’ai tout un lot de boutures de roses trémières, reprit Jane en insérant une pièce dans le ciel du puzzle. Est-ce que les jaunes se sont bien comportées avec toi? Je ne les ai pas remarquées.

– Je les ai plantées l’automne dernier, mais elles n’ont jamais poussé. Est-ce que je peux en avoir d’autres? Je te les échangerais contre des monardes.

– Mon Dieu, non.

Les monardes étaient les courgettes du monde floral. Elles figuraient en bonne position, elles aussi, au marché en plein air et, par la suite, dans le feu de joie de l’Action de grâce, qui dégageait un soupçon de douce bergamote. On aurait dit que, dans chaque maison de Three Pines, on infusait du thé Earl Grey.

– Est-ce qu’on vous a dit ce qui s’était passé cet après-midi, après votre départ? demanda Gabri de sa voix de stentor, afin que les mots parviennent très nettement à toutes les oreilles présentes.

– On était justement en train de préparer les pois pour ce soir...

Clara roula des yeux et murmura à Jane :

– Ils cherchaient probablement l’ouvre-boîte.

– ... quand quelqu’un a sonné à la porte. C’était Matthew Croft, avec Philippe.

– Non! Qu’est-ce qui s’est passé?

– Philippe a marmonné: « Je m’excuse pour ce matin. »

– Qu’est-ce que tu as dit? demanda Myrna.

– « Prouve-le », répondit Olivier.

– Tu n’as pas dit ça! s’écria Clara, amusée et impressionnée.

– Tout à fait. Ses excuses manquaient de sincérité. Il était désolé de s’être fait prendre et il regrettait qu’il y ait des conséquences. Mais je ne l’ai pas cru affligé.

– La conscience morale et la lâcheté, dit Clara.

– Qu'est-ce que tu veux dire? demanda Ben.

– Selon Oscar Wilde, la conscience morale et la lâcheté ne sont qu'une seule et même chose. Ce qui nous empêche de commettre des gestes horribles, ce n'est pas notre conscience, mais la possibilité de nous faire prendre. Je me demande si c'est vrai.

– Ferais-tu ça? lui demanda Myrna.

– Quoi, des choses terribles si je pouvais m'en tirer?

– Tromper Peter, suggéra Olivier. Voler la banque. Ou, mieux encore, voler l'œuvre d'un autre artiste?

– Ah, c'est de la petite bière, fit Ruth d'un ton brusque. Bon, prends le meurtre, par exemple. Faucherais-tu un piéton? Irais-tu jusqu'à empoisonner quelqu'un et à le jeter dans la Bella Bella pendant les crues du printemps? Ou bien...

Elle regarda autour d'elle les visages légèrement inquiets où se reflétait la chaude lueur du feu de cheminée avant d'ajouter :

– On pourrait allumer un incendie et ne pas sauver les gens.

– Qui ça, « on », femme blanche? dit Myrna, qui empêcha la conversation de dérapier.

– Tu veux la vérité? Bien sûr. Mais je n'irais pas jusqu'au meurtre.

Clara tourna la tête vers Ruth, qui se contenta de lui faire un clin d'œil complice.

– Imaginez un monde où on pourrait commettre n'importe quoi. N'importe quoi. Et s'en tirer, dit Myrna en revenant à la charge. Quelle puissance! Qui, ici, ne serait pas corrompu?

– Jane, dit Ruth avec conviction. Mais vous autres? ajouta-t-elle en haussant les épaules.

– Et toi? demanda Olivier à Ruth, vraiment agacé d'être placé dans la catégorie à laquelle, secrètement, il se savait appartenir.

– Moi? Mais tu me connais assez bien, maintenant, Olivier. Je serais la pire. Je tricherais, je volerais et je vous rendrais la vie infernale.

– Plus que maintenant? demanda Olivier, encore en rogne.

– Maintenant, je t’ai dans ma mire, dit Ruth.

Olivier se rappela que ce qu’ils avaient de plus approchant d’une force policière, c’était la brigade des pompiers volontaires, dont il faisait partie, mais dont Ruth était la chef. Lorsque Ruth Zardo ordonnait de foncer dans un incendie, on y allait. Elle était plus effrayante qu’un édifice en feu.

– Gabri, qu’est-ce que tu en dis? demanda Clara.

– À certains moments, j’aurais pu tuer tellement j’étais en colère, et je l’aurais peut-être fait si j’avais su que je m’en tirerais.

– Qu’est-ce qui te mettait tellement en colère?

Clara était surprise.

– La trahison, toujours et seulement la trahison.

– Qu’est-ce que tu as fait? demanda Myrna.

– Une thérapie. Qui m’a permis de rencontrer ce gars-là.

Gabri tendit le bras et tapota la main d’Olivier.

– On est tous les deux allés voir ce thérapeute probablement une année de plus, juste pour se rencontrer dans la salle d’attente.

– C’est débile, non? fit Olivier.

Il lissa une mèche de ses cheveux blonds, propres et clairsemés. Soyeux, ils lui tombaient continuellement sur les yeux, malgré tous les produits qu’il utilisait.

– Moque-toi de moi si tu veux, mais tout arrive pour une raison, dit Gabri. Sans trahison, pas de rage. Sans rage, pas de thérapie. Sans thérapie, pas d’Olivier. Sans Olivier, pas de...

– Ça suffit.

Olivier leva les mains en signe de reddition.

– J’ai toujours eu de l’estime pour Matthew Croft, dit Jane.

– Lui as-tu enseigné? demanda Clara.

– Il y a longtemps. Il était dans l’avant-dernière classe à la vieille maison d’école, avant sa fermeture.

– Je trouve encore dommage qu’on l’ait fermée, dit Ben.

– Pour l’amour du ciel, Ben, l’école est fermée depuis vingt ans! Passe à autre chose!

Seule Ruth pouvait dire cela.

En arrivant à Three Pines, Myrna s'était demandé si Ruth avait déjà subi un accident vasculaire cérébral. Myrna savait, à cause de sa pratique, que les victimes d'attaque avaient parfois une très faible maîtrise de leurs impulsions. Selon Clara, si Ruth avait eu un AVC, c'était dans le ventre de sa mère. À sa connaissance, Ruth avait toujours été ainsi.

– Alors, pourquoi est-ce que tout le monde l'aime? avait demandé Myrna.

Clara avait ri et haussé les épaules.

– Tu sais, il y a des jours où je me le demande aussi. C'est parfois une vraie chipie, cette femme-là! Mais elle en vaut la peine, je trouve.

– De toute façon, grogna Gabri, qui avait temporairement perdu la vedette, Philippe a accepté de travailler quinze heures au bistro en tant que bénévole.

– Je parie que ça ne faisait pas vraiment son affaire, lança Peter en se redressant.

– Tu as bien compris, répliqua Olivier avec un sourire.

– Je veux proposer un toast, dit Gabri. À nos amis qui nous ont donné leur appui aujourd'hui. À nos amis qui ont passé toute la matinée à nettoyer le bistro.

Myrna l'avait déjà remarqué: certaines personnes sont capables de changer un terrible événement en triomphe. Elle y avait songé, ce matin-là, du fumier sous les ongles, en s'arrêtant un moment pour regarder s'affairer les gens, jeunes et vieux. Elle en faisait partie. Une fois de plus, elle se réjouit d'avoir un jour décidé de quitter la ville pour venir vendre des livres à ces gens: elle s'était enfin sentie chez elle. Puis, elle repensa à une autre scène, qui s'était perdue dans l'activité de la matinée. L'image de Ruth appuyée sur sa canne, le dos tourné aux autres. Seule Myrna avait vu grimacer de douleur la dame âgée lorsqu'elle s'était agenouillée pour récupérer en silence. Toute la matinée.

– Le repas est prêt, annonça Peter.

– Merveilleux! Tout comme chez maman chérie! s'exclama Jane. Le Sieur? demanda-t-elle quelques minutes plus tard, en

portant à ses lèvres une portion de pois ramollis et de sauce brune.

– Bien sûr. De chez M. Béliveau, répondit Olivier en hochant la tête.

– Oh, bon sang! claironna Clara à la table qui maugréait. Des pois en conserve! Du magasin général! Tu te prends pour un chef!

– Le Sieur est la référence en matière de pois en conserve. Continue, petite mademoiselle, et tu auras des pois sans marque l’an prochain.

Il se tourna vers Jane et murmura :

– Aucune gratitude, et à l’Action de grâce en plus. C’est honteux.

Ils mangèrent à la lueur des chandelles, des chandelles de toutes les formes et de toutes les grosseurs dont la flamme vacillait dans la cuisine. Leurs assiettes débordaient de dinde farcie aux châtaignes, de patates douces et de pommes de terre confites, de pois et de sauce brune. Chacun avait apporté sa contribution au repas, sauf Ben, qui ne faisait pas la cuisine. Mais il apportait des bouteilles de vin, ce qui était encore mieux. Ils se rassemblaient régulièrement, mais, sans la formule du repas-partage, Peter et Clara n’auraient pas eu les moyens de recevoir à dîner.

Olivier se pencha vers Myrna :

– Encore un très bel arrangement floral.

– Merci. En fait, il y a quelque chose de caché pour vous deux là-dedans.

– Vraiment!

En un instant, Gabri fut debout. Malgré sa corpulence, ses longues jambes le propulsèrent à l’autre bout de la cuisine, jusqu’à l’arrangement. Olivier était indépendant et tatillon comme un chat, mais Gabri ressemblait davantage à un saint-bernard, la bave en moins, mais pas toujours. Il examina soigneusement la forêt complexe et hurla :

– En plein ce que j’ai toujours voulu.

Il en retira la kielbasa.

– Pas ça. C'est pour Clara.

Tout le monde regarda Clara avec inquiétude, surtout Peter. Olivier parut soulagé. Plongeant la main de nouveau, Gabri retira délicatement l'épais volume.

– *The Collected Works of W. H. Auden.*

Gabri tenta de dissimuler sa déception. Mais pas trop.

– Je ne le connais pas.

– Oh, Gabri, tu seras agréablement surpris.

– Bon, je n'en peux plus, dit soudainement Ruth en se penchant vers Jane par-dessus la table. Est-ce que la galerie de Williamsburg a accepté ton œuvre?

– Oui.

Ce mot parut déclencher des ressorts dans leurs chaises. Chacun fut catapulté de son siège et se jeta sur Jane, qui accepta les accolades avec enthousiasme. Elle paraissait plus lumineuse que chacune des chandelles de la pièce. Restant un moment en retrait pour observer la scène, Clara sentit son cœur se serrer et son âme s'alléger, et elle mesura sa chance de vivre ce moment.

– Les grands artistes s'investissent beaucoup dans leur œuvre, déclara Clara lorsqu'on se fut rassis.

– Quel est le sens particulier de *Jour de foire*? demanda Ben.

– Écoute, te le dire, ce serait tricher. À toi de le trouver. Il est là.

Jane se tourna vers Ben, souriante.

– Tu le trouveras, j'en suis sûre.

– Pourquoi l'as-tu appelé *Jour de foire*? demanda-t-il.

– Il a été peint à la foire agricole, pendant le défilé de clôture.

Jane lança à Ben un regard lourd de sens. La mère de Ben, son amie Timmer, était morte cet après-midi-là. Était-ce seulement un mois plus tôt? Tout le village s'était trouvé à la parade, sauf Timmer qui, seule, au lit, était en train de mourir du cancer, alors que son fils Ben était allé à Ottawa pour une vente aux enchères d'antiquités. Clara et Peter lui avaient annoncé la nouvelle. Clara n'oublierait jamais l'expression de Ben lorsque

Peter lui avait dit que sa mère était morte. Aucune tristesse, pas même de douleur encore. Mais une incrédulité absolue. Il n'était pas le seul.

– «Le mal n'est jamais spectaculaire et toujours humain. Il dort dans nos lits et mange à nos tables», dit Jane dans un souffle. C'est de W. H. Auden, expliqua-t-elle en hochant la tête vers le livre, et son sourire dissipa la tension inattendue et inexplicquée.

– J'irai peut-être me glisser à la galerie pour jeter un coup d'œil à *Jour de foire* avant l'exposition, dit Ben.

Jane respira à fond.

– J'aimerais tous vous inviter chez moi pour prendre un verre après le vernissage. Dans la salle de séjour.

Ils n'auraient pas été plus étonnés si elle avait plutôt dit «à poil».

– J'ai une petite surprise pour vous.

– Sans blague, fit Ruth.

L'estomac rempli de dinde et de tarte à la citrouille, de porto et d'espresso, les invités, fatigués, rentrèrent chez eux à pied, à la lumière de leurs lampes de poche qui, en sautillant, faisaient penser à d'immenses lucioles. Jane souhaita bonne nuit à Peter et Clara en les embrassant. Cela avait été un prélude à l'Action de grâce paisible et coutumier entre amis. Clara regarda Jane parcourir le sentier sinueux à travers le boisé contigu à leurs deux propriétés. Même si Jane avait déjà disparu de son champ de vision, elle voyait sa lampe de poche, une lumière blanche et brillante, comme celle de Diogène. Ce ne fut qu'en entendant les premiers aboiements de Lucy, la chienne de Jane, que Clara ferma doucement la porte. Jane était chez elle. En sécurité.